

JEAN BEAUMONT

Père infâme



BeQ

Jean Beaumont

Diane la belle aventurière # 073

Père infâme

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 495 : version 1.0

Père infâme

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

C'est à la Havane même, sur la Calle Jimenez, que Diane retrouva l'aventure.

La Calle Jimenez est une rue étroite, puante, sinueuse, sordide, qui part de la Calle Bolivar et descend vers la mer.

Une rue où il ne fait pas bon errer le soir, à moins que d'être armé jusqu'aux dents.

Non que ce soit là un quartier de la pègre ou que la Calle Jimenez soit habitée de bandits !

Non.

Mais lorsque des gens sont pauvres, vivent dans des taudis, et n'ont presque rien à se mettre sous la dent, il est souverainement stupide et imprudent d'aller faire étalage de sa propre joie de vivre.

Le jour, le soleil aidant et les yeux alertes de la police aussi, la Calle Jimenez était un endroit tout

à fait sûr.

Mais quand il fait sombre, que la police n'est plus là...

Pourquoi étaler la tentation ?

Les maisons sont collées les unes aux autres, sur la Calle Jimenez.

Hautes, sordides, chacune abritant des familles à la douzaine.

La rue est étroite, et d'un côté à l'autre, les femmes pendent la lessive.

Les matins de beau temps, il y en a comme ça quatre étages de haut, flottant dans la brise de mer qui s'engouffre au pied de la Calle et va rafraîchir la rue Bolivar, plus large, plus riche, plus affairée encore.

C'est par hasard que Diane passa sur cette rue.

Par hasard qu'elle y trouva l'aventure.

Et d'une façon bien simple, complètement inattendue, et, surtout, irrévocable.

La rue est trop étroite pour que les deux ou trois bars de la rue Jimenez puissent disposer des

tables en terrasse.

Sauf un bar, le Mariposa, qui a quatre tables en rang sur le trottoir, collées au mur, forçant les gens à passer dans la rue.

C'est Horan le propriétaire de ce bar.

L'homme riche de la Calle.

Trafiquant, rastaquouère, entremetteur, passeur de drogue, affréteur de bateaux-moteurs pouvant effectuer de rapides randonnées jusqu'aux « keys » de la Floride pour rapporter ci ou ça que la douane cubaine n'inspecte jamais.

Des amitiés, donc, pour Horan.

Des petits cadeaux bien faits à celui-ci, à celui-là, des complicités.

Le Don-de-Dieu qui enseigne à un homme à qui exactement s'adresser pour savoir ensuite impunément contourner la loi.

Horan, c'est la sorte de demi-dieu de la rue.

On sait bien des choses sur lui mais on ne dit rien.

C'est que l'homme, malgré ses occupations

souvent peu honorables, possède envers la rue et le gens de cette rue, une sorte de loyauté farouche.

Ce sont ses voisins, ses gens. D'une façon il règne sur eux, et autant qu'il peut le faire, il leur aide.

Piero, l'italo-cubain qui a huit enfants, c'est Horan qui l'a placé aux Travaux Publics lorsqu'il a perdu son emploi de débardeur, sur le port.

Et la veuve Inez, c'est encore Horan qui lui a obtenu une pension, alors qu'elle avait échoué dans toutes ses démarches.

Deux hommes en cet Horan.

D'une part, le trafiquant louche.

Et d'autre part, cœur large et généreux, protecteur des gens de sa rue, dispensateur de faveur et même d'argent au besoin...

Toutes choses qui pèseront sûrement dans la balance à sa mort.

D'un côté ses crimes, pas toujours excusables ou bénins.

Et d'autre part ses charités envers les gens de la rue...

C'est au bar d'Horan que Diane choisit de s'arrêter.

C'était le lendemain de son retour de la plantation. Elle avait joué à la touriste classique toute la journée.

Guide de Cuba en main, elle avait visité la ville.

C'était la première fois, en six ou sept visites à cette perle des Caraïbes, qu'elle pouvait se permettre le temps d'une visite attentive de la Havane.

Tout au long de la Calle Bolivar, au plein soleil, elle s'était promise d'arrêter au premier bar propice.

Mais ce fut seulement en enfilant dans la rue Jimenez qu'elle trouva l'endroit.

Elle ne voulait pas s'installer à l'une des bruyantes terrasses de la Calle Bolivar.

Elle voulait la paix.

Et aussi le pittoresque.

Elle trouva ce pittoresque dans la rue Jimenez.

Et la paix au petit bar d'Horan...

Elle prit place à l'une des quatre tables, dehors.

Sous le parasol de grosse toile, à l'ombre, elle se trouva bien.

Horan lui-même vint la servir dehors.

– Martini-gin, dit-elle. Beaucoup de vermouth, un soupçon de gin, un peu de citron...

– Pas de rhum ? demanda Horan, un peu vexé.

– Non, merci... Et de la glace, je vous prie...

L'homme l'examinait.

Il semblait intrigué.

Il avait sursauté en apercevant Diane mais elle ne s'en était pas rendue compte.

Attiré un moment par le décolleté plongeant de Diane, le regard de l'homme s'en détourna presque aussitôt pour se fixer sur les souliers.

Puis sur la jupe...

Pour finalement revenir au chemisier de fine batiste, transparent, et souverainement impudique, à cause du peu de dessous que Diane portait ce jour-là.

Horan n'était pas typique des gens de son calibre.

En Amérique du Sud surtout et à Cuba bien particulièrement, il semble traditionnel que tous les gens louches, les hommes du métier varié d'Horan, soient de gros et gras personnages.

Il était mince, non sans une certaine élégance.

Il avait un regard chaud, un visage qui eût été beau, si le pli des lèvres n'avait pas été si déterminé...

Presque cruel.

Il était jeune, à peine trente ans...

Ayant noté la commande de Diane, il rentra dans le bar, désert à cette heure-là, et revint au bout de quelques instants, portant la consommation.

Cette fois, cependant, il n'examinait plus Diane.

Il arborait un léger sourire.

Il semblait avoir pris une décision.

Ayant disposé le verre devant sa cliente, fait la monnaie du billet qu'elle avait déposé sur la table, il tira une chaise et prit place avec elle.

Diane le regarda d'un air amusé.

Ce geste d'Horan ne la surprit pas. Elle savait les hommes vulnérables à ses charmes.

Celui-là ne faisait pas exception.

Et comme elle n'était pas pressée, que cet homme était beau en son genre, et que le tout se passait sur la voie publique, elle ne protesta pas.

Et pourtant, ce n'était pas le désir de conquête ou les charmes de Diane qui faisaient asseoir Horan devant elle.

C'était autre chose, infiniment plus grave...

II

L'homme alla droit au but.

C'était l'heure de la sieste et la rue était presque déserte. Il y passait de temps à autres une bicyclette.

Quelques enfants jouaient, mais passivement, écrasés par le soleil.

– Je vous ai reconnue, dit-il.

Diane ne fut pas surprise.

De plus en plus, maintenant, elle s'attendait à l'être.

C'était un peu la faute de Paris-Match, d'Aventures, de Life Magazine, et d'Epoca.

Ces publications relataient souvent ses hauts faits.

Sans manquer d'y ajouter des photos.

Et à force d'être ainsi publiées, ces photos

rendaient le visage de Diane aussi connu que celui d'une vedette internationale du cinéma.

– Je vous ai reconnue, dit l'homme, et je suis content que vous soyez ici.

– Oui ? Pourquoi ?

Diane était bien décidée à ne pas se laisser vendre une autre aventure.

Ses projets immédiats étaient d'aller au Mexique, à Acapulco.

Elle avait des amis là qu'elle désirait voir.

Invitée pour passer un mois, elle voulait à tout prix accepter l'invitation.

Et son avion partait le lendemain.

– Je suis honoré, continua Horan, parce que je vous admire beaucoup, et de vous voir à mon café me comble d'aise.

C'était bien dit, et ça n'engageait encore à rien.

Était-ce la seule raison pourquoi il était content ?

Il se cala sur la chaise et son regard devint un

peu malicieux.

– Naturellement, fit-il, j’ai une autre raison...

Cela aussi ne voulait rien dire de précis.

Ce pouvait être l’entrée en matière d’une proposition du genre auquel Diane était aujourd’hui fort habituée.

Et cet homme avait tout au moins le mérite de ne rien camoufler et de parler très directement.

Si c’était ce à quoi il voulait en venir.

– Si je vous disais, poursuivit-il, que j’ai à vous proposer une affaire ?

Ce n’était donc pas les sentiments donjuanesques de l’homme.

C’était exactement ce que fuyait Diane, une proposition... d’affaire celle-là...

Elle regretta un peu qu’il ne se soit pas agi de l’autre chose.

Ce type n’était pas déplaisant.

Quelque chose de l’aventurier en lui qui le rapprochait de Diane.

Ne le connaissant pas, elle se garda bien de croire qu'elle avait raison.

Après tout, il s'agissait du propriétaire d'un petit bar paisible.

Ce n'est pas vraiment le genre de profession qui mène à l'aventure, quelle qu'elle soit.

Poliment elle écouta.

C'était probablement la seule chose à faire...

– C'est une affaire, dit-il, où j'ai besoin de quelqu'un comme vous. Il y a une fortune en jeu. Et vous avez l'habileté voulue pour que nous puissions toucher la somme. Et c'est moitié moitié...

Cela n'était pas désagréable. La moitié d'une fortune...

Cela valait réflexion.

– Je vous écoute, dit-elle.

Elle savait qu'en disant ces mots, elle était perdue mais la tentation était trop forte.

Il fallait au moins qu'elle entende ce que cet homme avait à dire.

- Pourquoi, dit-elle, vous adresser à moi ?
- Parce que vous êtes... vous.
- Vous ne pouvez vous occuper vous-même de l'affaire ?
- Il est essentiel que je n'éveille pas les soupçons.
- Donc c'est illégal ?
- Pas du tout.
- Alors quels soupçons ?
- Des gens d'ici, de la police, des douaniers...
- De la police, des douaniers... C'est illégal !
- Pas pour vous. Pour moi, la seule illégalité est celle-ci. Je n'ai pas l'intention de partager le magot avec l'accise et les impôts...
- Vous voyez bien que c'est illégal !
- Mais non. Je quitte le pays dès le magot en ma possession. Je vais m'établir ailleurs. Aux États-Unis, au Mexique... n'importe où, sauf à Cuba.
- Mais vous pourriez quitter d'abord et

toucher le magot ensuite ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne suis pas assez sûr.

– Ah ! je vois....

– Si je quitte ici pendant quelques jours et que je reviens, l'on se doutera de quelque chose.

– Et si vous quittez sans revenir ?

– Si je ne touche pas le magot ?

– Vous connaissez votre affaire mieux que moi...

– Je vous assure que j'ai tout étudié. La moindre possibilité... Non, il ne me reste qu'une chose à faire, et c'est de déléguer quelqu'un en qui j'ai confiance.

– Il n'y a personne ici ?

– Personne.

– C'est bizarre...

– J'habite cette rue depuis ma naissance. Je connais tous les gens dans un rayon de dix rues.

Et je ne connais personne à qui je confierais cette mission.

– Absolument personne ?

– Ceux en qui j’aurais confiance ne pourraient sûrement pas accomplir la mission.

– Et ceux qui le pourraient... ?

– Sont des gens qui feraient le travail, soit, et le feraient bien. Mais ils déguerpiraient avec le magot.

– Je pourrais bien faire la même chose, moi aussi.

– Non, je ne le crois pas.

– C’est de drôlement avoir confiance en quelqu’un.

– Votre réputation est mondiale, Diane ! Vous le savez bien.

– Quand même !

– Diane Roy, la femme honnête au monde. Défenseur de la justice. Dont on dit, notez bien, que jamais elle n’a commis un acte répréhensible de sa vie... Voilà comment vous êtes connue.

- Je suis honnête, je le reste.
- Vous êtes donc la personne idéale pour cette affaire...
- Il me faut plus de détails.
- Voici... Entre la Floride et Cuba, il y a quelques petites îles, Je ne parle pas des Barbades. Je parle de petites îles, à peine des îlots. Ils sont inhabités.
- J’ai souvent constaté leur présence en passant en avion.
- Or, sur l’une des îles, sur un îlot à peine deux acres de superficie, trois au plus, il y a un trésor.
- Quelle sorte de trésor ? Vous savez, j’ai passé l’âge de courir après les trésors des pirates...
- Oh ! non, ce n’est rien du genre.
- Alors qu’est-ce que c’est ?
- Voici l’histoire. Durant la dernière guerre, un sous-marin allemand a déposé sur cet îlot, des provisions, des fournitures, des vêtements...

– Dans quel but ?

– Un yacht partant de La Martinique devait déposer éventuellement douze espions. Ils auraient trouvé là les vêtements, les états civils et de l'argent.

– Quelle sorte d'argent ?

– Comme ces espions étaient chargés de faire du sabotage, et aussi d'organiser un réseau couvrant l'Ouest Américain, un million de dollars en billets américains a été placé là à leur disposition.

– Et qu'est-ce qui est arrivé ?

– Ils sont partis de La Martinique dans le yacht en question. Passant au large de Cuba, ils ont négligé de répondre aux signaux d'un patrouilleur côtier cubain.

– Ils étaient en eaux territoriales ?

– Oui.

– Le patrouilleur a tiré ?

– Oui. Et il a mal visé, ce n'est pas nouveau avec les soldats de mon pays, ils ont coulé le

yacht. La mer était agitée, ils n'ont pu repêcher que le capitaine et un matelot.

– Les espions se sont noyés ?

– Tous les douze.

– Mais l'on n'est pas allé chercher ce qui avait été déposé sur l'îlot ? Le sous-marin n'est pas retourné.

– Non. Ils ont mis deux mois à connaître les détails de l'affaire, en Allemagne. À ce moment-là, c'était presque la fin de la guerre. Et le Reich n'avait presque plus de sous-marins... On ne s'est pas préoccupé de récupérer la cache...

– Et vous, comment l'avez-vous appris ?

– C'est une histoire assez simple. C'est surtout une grande coïncidence. Le mois dernier, un Allemand est venu me trouver. Il voulait emprunter un yacht pour aller explorer un îlot. Il a bu, je l'ai fait parler...

– Et puis ?

– C'était l'ex-commandant du sous-marin qui a déposé la cache sur l'îlot.

- Il voulait s'approprier le trésor ?
- Oui.
- Et qu'est-il arrivé ?
- J'ai pu lui trouver un yacht et un équipage de deux hommes.
- Mais il est allé à l'îlot ?
- Il ne s'est pas rendu. J'avais pourtant bien averti cet homme que la mer est traîtresse dans nos parages.
- Ils ont coulé ?
- Ils ont envoyé un radiogramme qu'ils faisaient eau. Le patrouilleur de ce secteur est allé vite. Il a le yacht mais aucun des hommes.
- Le yacht ?
- Oui... quille en l'air. Il flottait parce qu'il a un compartiment étanche au fond. Il a chaviré mais il n'a pas calé.
- Et les hommes à bord ?
- Tous noyés, probablement...
- Je ne comprends pas que...

– Il était pressé, l’Allemand. Il ne voulait pas attendre une heure. Encore moins une journée. Je lui ai conseillé de ne pas prendre la mer par ce temps-là, il a voulu partir quand même...

– Oui, évidemment...

– Et voilà... C’est l’histoire...

– Mais l’Allemand vous a confié le secret ?

– Oui... J’ai même pu copier une carte indiquant la position exacte de l’îlot. C’est une carte de l’Amirauté allemande.

– Je suis surprise qu’il vous ait aussi facilement confié ce secret.

– Rien de tellement surprenant...

– Il n’avait aucune raison de le faire.

– Sauf qu’il avait bu.

– Oui, mais même à ça ?

– Disons que j’ai d’extraordinaires talents de persuasion...

Il y avait un regard étrange dans les yeux d’Horan.

Diane se sentit vaguement mal à l'aise.

Et pourtant, l'histoire avait du sens.

Ce truc des Allemands avait été employé plusieurs fois pendant la guerre.

Il était absolument logique qu'il ait été raté au moins une fois.

Quant au retour du commandant en chasse après le magot, cela aussi était logique.

La seule chose qui clochait, c'était la question de ce secret si facilement dévoilé.

Toutefois, l'aventure valait la peine, probablement, et Diane réserva son jugement.

Il valait mieux attendre, voir comment les événements se déroulèrent.

III

Elle avait pris rendez-vous pour le même soir.

Afin, cette fois, de décider si elle acceptait la commission que le cabaretier Horan lui proposait.

Et aussi afin d'avoir les détails qui manquaient encore.

Soit, elle se méfiait, mais par ailleurs, ce diable d'homme lui plaisait.

Il y avait quelque chose de l'aventurier chez lui qui ressemblait fort à ce qu'elle était elle-même.

Et il avait su exposer son affaire en jouant cartes sur table.

Du moins c'est l'impression qu'elle en retirait.

Et jusqu'à preuve du contraire, elle entendait poursuivre l'aventure.

La moitié d'un million de dollars, c'est une

somme !

C'est une fortune !

Diane entrevoyait déjà de se retirer, de placer cet argent afin d'en puiser tout le bénéfice possible.

Seulement à cinq pour cent, et déjà c'était un salaire annuel plus que raisonnable...

Mais elle se défendit de faire des rêves.

Il ne faut jamais tuer la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Elle se rendit donc au café, sur la Calle Jimenez, pour dix heures du soir, comme c'était entendu.

Horan l'attendait.

– Venez, dit-il en la prenant par le bras.

– Où ça ?

– Chez moi, en haut.

– Ah !

– Oh ! ma fille est là... Je n'ai pas de femme, elle est morte. C'est ma fille, mon seul enfant, qui

tient maison. Elle est là.

– Bon.

À côté du café, il y avait un portique vétuste, quasi en ruine. Une porte tout aussi vieille, demi-dépendue, en fermait l'entrée.

Horan donna un bref coup de pouce sur la sonnette, et immédiatement Diane entendit le grêlement d'une serrure électrique.

La vétusté cachait un modernisme surprenant.

Elle suivit Horan dans un couloir sombre.

Au fond, un escalier, éclairé, celui-là, mais bien peu, car seule une faible ampoule à l'étage supérieur jetait quelque clarté.

Rapidement ils montèrent.

Sur un palier, une porte, celle-là plus neuve, et surtout très solide.

Horan fit jouer sa clé, poussa l'huis.

Diane ne put retenir une exclamation de surprise.

Car si l'apparence extérieure de la maison était minable, voilà que l'appartement où elle entrait

était véritablement luxueux.

Tellement qu'elle crut rêver.

Tapis sur les parquets, la richesse des meubles, les éclairages savants.

Elle remarqua que tous les volets des fenêtres étaient résolument clos.

Du dehors, on ne pouvait deviner le luxe qui se trouvait ici.

Et Diane devina que bien peu de gens de cette rue devaient le savoir.

Et c'était prudent. Leur état de dénuement eut pu leur inspirer quelque cambriolage...

D'apporter seulement l'une des toiles pendues au mur, seulement l'un des bibelots, et déjà cela représentait un bon coup...

Horan la fit passer dans une sorte de studio, bien calme, bien traité acoustiquement.

– Votre fille ? demanda Diane.

– Elle viendra tout à l'heure. Je sonnerai pour une consommation et elle viendra nous la porter...

– Bon.

- Nous en venons à une entente ?
- Je vous écoute.
- Je vous donne la position exacte de l'îlot en question. Je vous indique aussi, pour mieux vous aider, de quelle façon l'on a caché le trésor.
- Quelque chose de spécial ?
- Non, rien de bien génial. Une méthode d'anciens pirates. Trois gros rochers placés en triangle. La cache est sous le rocher du centre, en regardant de la grève.
- Bon.
- Je fournis un bateau. Un sloop de soixante pieds, fort bien gréé, silencieux, rapide, et trois hommes d'équipage.
- Parlez-moi de ces hommes ?
- L'un m'est complètement dévoué.
- Je croyais que vous n'aviez confiance en personne ?
- En lui, pas plus qu'aux autres. Je le sais dévoué. Mais devant un million de dollars, il fera comme les autres.

- Et moi ?
- Quoi, vous ?
- Oui, avec ces trois hommes ?
- Voilà pourquoi j’avais besoin de quelqu’un possédant l’expérience des situations difficiles.
- Vous prévoyez que cette situation le sera ?
- Oui. Tant que le trésor n’aura pas été découvert, vous ne courez aucun risque naturellement.
- Mais lorsqu’il le sera ?
- À ce moment, vous devrez faire appel à toute votre expérience. Il ne faut pas que vous ratiez le coup. Le rater et votre vie ne vaudra pas cher.
- Autrement dit, il faudra que je prenne la situation bien en main dès cet instant.
- Oui.
- Et ce sloop ?
- Il est rapide.
- Combien de temps pour atteindre l’îlot ?

– L'un des marins est un excellent navigateur. En allant droit sur l'îlot, vous ne devriez pas mettre plus de dix heures à vous y rendre.

– Donc, pas besoin de dormir...

– Non.

– C'est toujours le moment dangereux.

– Mais vous n'avez pas à le craindre...

– Et le retour ?

– Vous ne revenez pas ici.

– Non ?

– Non. Vous filez sur l'un des « keys » de la Floride. Quatre heures de navigation...

– Donc, dix heures pour aller, deux heures environ pour dénicher le trésor, quatre heures pour nous rendre aux Keys, et cela fait seize heures... Oui, c'est raisonnable.

– Qu'est-ce que vous en dites, alors ?

– Pour la proposition ?

– Oui.

– Jusqu'ici, cela semble raisonnable.

– Voyez-vous, s’il vous reste des doutes, songez que si je vous ai choisi, c’est exactement pour les raisons que je vous donnais. Rien de plus. Et si vous parvenez à comprendre ça et à n’en point douter, vous accepterez sans hésiter...

– Je serai très franche avec vous. La chose qui m’étonne... Il y en a deux, en fait. C’est que vous consentiez à partager cette fortune en deux.

– Oh ! ça...

– Je n’ai pas fini. La deuxième chose, c’est que puisque l’îlot est tout près, vous n’y alliez pas vous-même.

– L’une et l’autre chose s’expliquent, vous savez. Et dans l’un et l’autre cas, l’explication est peut-être la même.

– J’aimerais bien l’entendre.

– Eh ! bien, voici. Je ne possède pas la confiance entière de la police, ici...

– Ah ! non ?

– En fait, mes diverses opérations en sont grandement ralenties.

- Tiens, tiens.
- Je ne suis pas sous une surveillance constante... Sauf si je vais sur le port... Là, je ne puis bouger d'un poil.
- Je vois.
- Et, si je partais sur un yacht... Eh, bien, voilà, je serais suivi.
- Tandis que moi...
- Vous, personne ne vous inquiétera.
- Bon, je comprends.
- Or, j'ai eu beau tourner et retourner le problème dans ma tête, je ne lui ai jamais trouvé de solution. Je n'avais plus qu'une alternative. Envoyer quelqu'un là en qui je pouvais avoir confiance, faire porter cet argent aux États-Unis, partir par avion pour Miami, ce qui m'assure de n'être pas inquiété, et finalement de prendre possession de la moitié de la fortune.
- C'est votre explication ?
- Oui.
- Très bien, je vais l'accepter pour tout de

suite...

– Je sonne pour une consommation ?

– Mais oui, si vous voulez.

Il pressa un bouton sous le rebord de son pupitre.

Deux instants plus tard la porte ouvrait et une magnifique jeune fille entra.

– Ma fille, Conchita, dit Horan.

– Je suis enchantée, dit la jeune fille en pur castillan.

– Je ne savais pas que le Señor Horan avait une aussi jolie fille.

Diane, tout en parlant, observait Conchita.

Ce qu'elle vit dans son regard la surprit.

Était-ce de la peur ? Même de la panique ?

Un moment les grands yeux noirs de la fille s'étaient posés sur elle, mais les paupières s'étaient aussitôt baissées... voilant le regard, dissimulant cette peur...

Cet échange, Diane était sûre que Horan ne

l'avait pas vu.

Conchita se tenait à côté de lui et Horan ne pouvait l'apercevoir.

Un timbre retentit dans la maison.

– C'est la porte ? fit Conchita, soudain nerveuse.

Horan avait ouvert les yeux un peu plus grand.

Il semblait plus surpris que nerveux.

– Qui peut sonner à cette heure-ci ? dit-il.

– Je vais aller voir, dit Conchita.

– Non, laisse ! J'y vais moi-même, répondit Horan.

Il sortit.

La fille resta seule avec Diane.

D'un coup d'œil elle s'assura que son père était bien sorti, puis elle s'approcha.

– Vous êtes bien Diane Roy, la Belle Aventurière ?

– Oui.

Elle parlait tout bas, rapidement, et cette fois,

Diane vit que c'était bien de la panique dans ses yeux.

– Écoutez, il ne vous donnera pas la moitié de la fortune. Il va vous tuer. N'y allez pas !

– Mais... ?

– Je vous en conjure, n'acceptez aucune de ses propositions.

– Pourquoi ?

– Il est pire qu'un démon ! Ne l'écoutez pas !

– Comment pourrait-il me...

– C'est un piège. Il veut vous attirer dans un piège !...

Diane allait questionner la fille plus avant que Horan revint.

– Quelqu'un se trompait d'adresse, dit-il d'un ton détaché.

Puis à Conchita :

– Qu'est-ce que tu racontais à Diane Roy ?

– Je lui énumérais les consommations que je peux lui servir, afin qu'elle choisisse...

– Et vous avez choisi, Diane ? demanda Horan.

Son regard, cependant, ne pouvait cacher une certaine anxiété.

Avait-il compris ce que racontait Conchita ?

Ou la soupçonnait-il de façon générale ?

– J’ai choisi, répondit Diane d’une voix posée, un rhum et Coca-Cola.

– Et vous papa ? demanda la fille.

Ses paupières voilaient de nouveau le regard.

On n’y pouvait plus rien lire.

– La même chose. Et fais vite car j’ai une grande soif. Mademoiselle Roy et moi-même avons encore beaucoup de choses à discuter.

Pendant l’absence de Conchita, il sortit des cartes marines qu’il étala sur une table au fond du studio.

Il alluma une lampe au-dessus de la table.

– Voici, dit-il...

Et comme Diane s’était approchée, il glissa,

négligemment, comme si c'était sans importance.

– Cette pauvre Conchita, depuis la mort de sa mère, elle n'est plus la même. Vous ne savez pas tout ce qu'elle peut imaginer... Je me demande parfois si le drame n'a pas ébranlé son cerveau.

– Le drame ?

– Oui, sa mère est morte d'une façon bien triste.

– Ah ! oui ?

– Elle est tombée de la fenêtre de sa chambre.

– Votre fille a été témoin ?

– Non, seulement moi. Dolorès – ma femme – s'était assise sur le rebord de la fenêtre. C'était une très belle nuit étoilée. Elle voulait contempler le ciel. Elle a perdu l'équilibre et elle est tombée.

– Pauvre femme !

– Trois étages et la cour pavée en bas. Elle s'est tuée raide.

– Quelle horreur !

– Elle a crié en tombant, Conchita est allée à sa fenêtre.

– Elle n’a pas vu la chute ?

– Non, mais presque...

Il soupira, se passa la main sur le front.

– Tout ceci me ramène de fort douloureux souvenirs...

– J’imagine... Il y a longtemps de tout ça ?

– Cinq ans. Conchita avait quinze ans, elle en a vingt...

– Et elle reste avec vous depuis ce temps ?

– Oh ! elle ne quitte jamais la maison. Elle n’aime pas la rue. Elle préfère rester ici, à prendre soin de moi. Elle est très bonne... Mais, depuis quelque temps, je me rends compte qu’elle dit parfois des choses étranges. Des journées elle est charmante, parfois elle devient hargneuse. Et elle invente des choses... mais des choses... !

Il haussa les épaules.

– C’est la rançon du malheur, je suppose... L’autre jour, elle a même dit que j’avais tué Dolorès... Ma femme ! Mon trésor le plus précieux...

– Mais pourquoi dit-elle des choses comme ça, si elles ne sont pas vraies...

– Je crois vraiment qu'elle est atteinte au cerveau...

Conchita revenait portant les deux verres sur un plateau.

– Tu ne prends rien ? lui dit son père.

– Non, merci. Je crois que je vais me retirer.

– Comme tu voudras, chérie...

Une dernière fois le regard de la fille rencontra celui de Diane. Et une dernière fois l'avertissement y fut clair et précis.

Mais Diane sentait tout son être grésiller... c'était l'aventure. Elle était engagée à plein. Maintenant elle ne pouvait reculer.

Les jeux se faisaient.

Si Conchita avait raison, Horan et Diane se livreraient, sous peu, un dur combat.

Et si Diane triomphait, récoltant du même coup le million ?

Le risque de perdre ne lui venait pas à l'esprit.

N'avait-elle pas toujours gagné ?

Horan montrait, sur les cartes, la position exacte de l'îlot où elle devait se rendre...

IV

Le lendemain, jour de soleil.

Entrée tard à son hôtel, Diane avait dormi tard aussi.

Elle sentait qu'il lui fallait un bon repos. L'aventure qu'elle allait tenter serait physiquement dure.

Il lui fallait tenir le coup jusqu'au bout.

Seize à vingt heures d'affilée, et le pire, c'était le fait que les hommes qui l'accompagnaient ne seraient pas sûrs.

Il lui faudrait, surtout, être en état de constant éveil.

Voilà qui était pire encore que le reste. Ne pas laisser à ses nerfs un seul instant de répit, ne pas avoir une seconde de négligence.

Selon le plan mis au point par Horan, c'était le lendemain que partirait l'expédition.

Un peu avant l'aube, soit vers quatre heures du matin.

Cela menait le yacht à l'îlot vers deux heures de l'après-midi.

Selon les prévisions, à quatre heures le trésor était sorti, et amené à bord du yacht.

Puis, départ.

Là, il y avait du jeu. L'important était d'arriver sur un « key » de la Floride à nuit tombée.

Dans un tel cas, aucun problème.

Si l'on ne mettait que deux heures, il faudrait que le yacht se promène un peu, tue le temps, jusqu'au moment de mettre le cap sur la terre ferme.

De cette façon, l'on toucherait bon port à nuit tombée, et les patrouilleurs américains n'y verraient que du feu.

Sur la route traversant le « key », une auto, tous phares éteints mais le moteur en marche, attendrait que vienne le yacht.

Vitement l'on transborderait le trésor, les hommes seraient payés et Diane irait rencontrer Horan dans un princier palace de Miami le lendemain midi, pour que le partage se fasse.

Le plan étant ainsi, et pour le lendemain, Diane n'avait donc qu'à attendre.

Horan, durant la journée, rassemblerait le petit équipage voulu, et louerait le yacht nécessaire.

À sept heures du même soir, Diane communiquerait avec lui et il confirmerait les arrangements.

Elle flâna donc un peu durant l'avant-midi et mangea un succulent repas, dehors, à une terrasse de restaurant, repas qui dura jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Ce festin terminé, elle se retourna devant son oisiveté.

Rien à faire...

Et ce qui la fatiguait surtout, c'était le regard de Conchita, et ce que la fille lui avait dit.

Il était bien possible qu'Horan ait raconté la pure vérité.

Bien possible que la mort dramatique de sa mère ait affecté le jugement de la jeune fille.

Et pourtant Diane sentait bien que ce n'était pas la vérité.

Les gens affectés du cerveau sont habituellement nerveux ou apathiques. Un extrême dans chaque cas.

Conchita m'était pas nerveuse et elle n'était pas apathique.

Elle semblait parfaitement normale.

Et son regard n'affichait aucune des caractéristiques de quelqu'un qui n'a pas tout son jugement.

Soit, il avait de la panique dans les yeux.

Mais la panique n'est pas nécessairement une indication de déséquilibre mental.

Fille d'un tel père, n'était-ce pas presque normal qu'elle ait quelque terreur en elle ?

Et pourquoi venir avertir Diane, qu'elle ne connaissait pas, courir ce risque ?

Il fallait faire quelque chose... mais quoi ?

Soudain, Diane eut une idée.

Horan avait dit, la veille, que Conchita ne voulait pas sortir.

Il avait spécifié qu'elle n'aimait pas la rue.

Mais lorsque Diane l'avait quitté, à la fin de la soirée, Horan, dans le portique, avait sorti une clé de sa poche, et il avait ouvert la porte.

Par en dedans !

Donc, il était tout à fait possible que Conchita soit séquestrée.

Et si elle l'était, est-ce que cela ne confirmait pas ce que Diane devinait presque ?

Elle jugea que la meilleure façon de savoir était encore de faire un test.

Un essai qui serait concluant.

D'un pas résolu, elle se dirigea vers la Calle Jimenez, et arriva au bar Horan alors qu'il était à peine quatre heures.

Un commis, montra vers le haut quand Diane demanda si Horan était là.

– Il est chez lui ? dit-elle.

– Oui.

– Alors, je vais monter le voir.

– Il ne veut pas être dérangé.

– Je crois qu’il me recevra.

Le commis essuyait le comptoir d’un geste machinal.

– Comme vous voudrez mais il m’a donné des ordres.

Sans l’écouter davantage, Diane sortit du bar, et sonna à la porte tout à côté.

On mit du temps à presser le bouton de la serrure électrique.

Mais finalement elle en entendit le timbre et la porte s’ouvrit.

Diane monta, dans l’obscurité cette fois, car la lumière de palier n’avait pas été allumée.

Arrivée à la porte d’Horan, elle frappa deux coups légers.

Elle dut attendre, car aucun bruit ne provenait de l’intérieur.

Puis, elle perçut le cliquetis de la clé d'Horan ouvrant la serrure.

La porte s'ouvrit.

Apercevant Diane, Horan eut une exclamation.

Ce n'était ni de la surprise, ni du déplaisir, ni du contentement de la voir là.

C'était l'exclamation la plus « neutre » que Diane ait jamais entendue.

Sans enthousiasme, il ouvrit la porte plus grande.

Elle vit qu'il n'avait qu'un pantalon et qu'il était nu jusqu'à la ceinture.

– Vous étiez couché ? s'écria-t-elle.

– Oui, mais...

– Vous dormiez !

– Non... non, je ne dormais pas. J'étais couché, mais je ne dormais pas.

Il dégagea pour laisser entrer Diane.

– Je suis navrée, dit-elle, navrée... Et je venais pourtant avec de la bonne volonté.

Horan la mena vers le studio.

Passant devant la porte de la chambre, Diane entrevit – oh, à peine l’instant d’un éclair – Conchita qui se cachait.

La fille était demi-nue.

Diane, une fois rendue dans le studio, n’était même plus sûre si elle avait vraiment aperçu Conchita, ou si elle avait été le jouet d’une illusion d’optique.

De longues raies de soleil entraient par les persiennes fermées.

Cette sorte d’éclairage produit souvent des résultats de ce genre, irisation, déplacements d’ombres...

Et pourtant, Diane était sûre de ne pas se tromper.

– Que puis-je faire pour vous ? demanda Horan.

– Je me sentais oisive et il m’est venu une idée..

– Ah ! oui ?

- J’ai songé à ce que vous me disiez hier soir.
- Qu’est-ce que je vous disais ?
- Au sujet de votre fille, Conchita.
- Ah !
- Vous me disiez qu’elle n’aimait pas sortir.
- C’est vrai.
- Qu’elle n’aimait pas la rue.
- C’est vrai, aussi.
- Et qu’elle préférait rester dans la maison.
- C’est absolument exact.
- Or, j’ai songé à venir la chercher, et toutes deux nous aurions fait une promenade.
- C’est que...
- Avec moi, ce serait différent. J’ai l’impression que cela lui ferait du bien...
- Je puis aller lui demander mais je suis sûr d’avance de sa réponse.
- Croyez-vous ?
- Oui, je suis à peu près sûr...

– C’est une très belle journée. Elle aurait du plaisir à marcher avec moi.

– C’est bien inutile, vous savez...

– Essayez ! Demandez-lui !

Le visage d’Horan se durcit.

– Je vous dis que c’est absolument inutile !

Diane perçut un son provenant de la pièce voisine.

Avait-elle mal entendu ? Il lui avait semblé qu’un sanglot venait de là...

– Vous devriez au moins en parler à Conchita, dit-elle.

Horan semblait en colère.

Il était raide, son geste sec et tranchant.

– Je sais que Conchita ne serait pas intéressée. Je vous en prie, n’insistez pas !

– Bon, comme vous voudrez...

Elle tourna vers la porte.

– Nous sommes partenaires, dit Horan, en ce qui concerne l’affaire du trésor. Il ne faudrait pas

que vous abusiez de cette confiance que je vous fais jusqu'à vouloir vous mêler de mes affaires personnelles, ici dans la maison.

Diane sortit.

Plus rapidement qu'elle n'était entrée.

Et surtout, plus sûre que jamais de ne pas se tromper.

Car cette fois, elle avait distinctement vu, en passant devant la chambre, Conchita étendue, toujours demi-nue, sur le lit où elle pleurait à gros sanglots.

Donc, elle était vraiment séquestrée ?

Diane se rongea les poings de ne pas avoir le temps de faire une enquête sérieuse.

Déjà il était près de cinq heures, à sept heures elle devait avoir la confirmation pour l'expédition du lendemain, et dès l'aube elle entreprendrait le voyage.

Aucune enquête sérieuse ne pouvait être entreprise.

Il n'y avait donc aucune autre alternative que

de laisser tomber.

Aux États-Unis, lorsque Horan la rencontrerait là, ce serait au moment où il fuirait Cuba.

Sûrement que Conchita serait avec lui.

Et s'il la séquestrait encore, Diane se mettrait en chasse.

Pour l'instant, il n'y avait qu'une chose à faire : Attendre au lendemain pour entreprendre l'expédition.

V

À l'aube, Diane se retrouva sur le port, dans la rade des yachts et des petits vaisseaux.

Tout semblait en règle avec la police, car on ne fit qu'un examen superficiel de ses documents.

Le sloop dans lequel se ferait l'aventure était une solide embarcation à coque de chêne brésilien.

C'était l'embarcation classique, possédant aussi le défaut classique pour ce genre de vaisseau de requérir trois hommes au moins pour la manœuvre.

Trois hommes en effet attendaient Diane.

L'un d'eux, qui dit se nommer Jorge, était en effet l'homme en qui Horan avait affirmé avoir confiance... jusqu'à un certain point.

C'était un homme petit, trapu, maigre, aux épaules un peu courbées.

Il portait une casquette crasseuse.

Son visage osseux était percé de deux yeux comme des tisons, noirs et brillants, avec des reflets bizarres qui les faisaient parfois mirer presque rouges.

Les deux matelots étaient des déchets comme on en trouve dans tout port de mer.

Ni mieux ni pire que les autres.

Jeunes tous deux, l'un mâchait du bétel et Diane décida qu'il devait originer soit du Brésil, soit du Venezuela.

L'autre semblait plus sérieux mais le flasque dans sa poche arrière expliquait qu'il en soit réduit à naviguer des sloops louches.

– C'est notre navigateur, dit Jorge en le montrant du doigt.

– Il est expérimenté ?

– L'un des meilleurs.

Tout se confirmait.

Excellent navigateur, mais adonné à la bouteille, et alors, ces entreprises peu

recommandables, dernier refuge.

Dans quelques années, une loque, un voyou traînant les quais, quémendant quelques sous pour satisfaire son vice.

– On appareille ? fit Diane.

– Oui, allons ! répondit Jorge.

Ils firent le début du trajet en silence.

Par quelque miracle, Horan avait convaincu les autorités que le voyage du sloop était légitime.

Ils ne furent pas inquiétés par les patrouilleurs et purent mettre le cap droit sur l'îlot sans être arraisonnés par quiconque.

Ils naviguèrent ainsi pendant trois heures, puis quatre.

Le soleil s'était levé et la merveilleuse mer des Caraïbes ondulait mollement jusqu'à l'horizon.

L'eau était tiède, qui venait clapoter contre la coque.

Diane, assise sur l'extrême pont arrière, à la poupe, juste à côté de l'homme de barre, tenait la

main sur le revolver passé à sa ceinture...

Pour l'instant, il n'y avait rien de dangereux.

Personne sur la barque ne connaissait le but du voyage.

Ils l'apprendrait seulement rendus là, avait assuré Horan. Vers une heure de l'après-midi, le troisième matelot, celui qui avait fait le point et déterminé la course, lança un cri de la proue du sloop.

Jumelles sur les yeux, il fit un signe.

– Là, dit-il, notre destination. En plein dessus...

Il semblait fier comme un enfant d'avoir si bien navigué l'embarcation.

Et en effet, à deux heures tapant, le sloop venait amarrer dans une petite anse où le fond était suffisant.

Où l'anse se refermait, il y avait une petite grève de sable et un sentier montant vers le promontoire.

D'où ils ancraient, Diane pouvait apercevoir

les trois rochers constituant la cachette.

Comme la basse quille du sloop ne permettait pas que l'on put approcher suffisamment de la grève, Diane fit mettre le dingy à l'eau.

C'est à la rame qu'ils abordèrent l'îlot.

Vitement ils grimpèrent sur le promontoire.

La description faite des trois rochers et de la position du trésor était sans erreur possible.

Le rocher du centre était bien là, à l'endroit exact où Horan l'avait décrit.

Les hommes étaient debout dans le soleil, attendant que Diane leur dise quoi faire.

– Vous voyez ce rocher, au centre, dit-elle à Jorge.

– Oui.

– Il vous faut le déplacer, puis creuser dessous.

– Creuser... ?

– Oui.

Les matelots se regardèrent.

Diane se rendit compte que les trois hommes venaient de comprendre le but de l'expédition.

Elle recula donc, lentement, pendant qu'ils se mettaient au travail.

Restant hors de leur portée, revolver au poing, elle garda sur eux un œil fort attentif.

Il s'agissait surtout de ne pas les quitter des yeux.

Un moment d'inattention, et qui sait ce que l'un d'eux pourrait faire.

Autant Diane pouvait être habile à l'aventure, autant ces hommes pouvaient l'être aussi.

C'était, elle n'en doutait pas, comme des loups qu'elle devait tenir à distance.

Ils creusèrent.

Le labour dura une heure.

Puis, l'un d'eux poussa une exclamation au fond du trou.

Diane ne bougea pas.

Même si elle était fortement tentée d'approcher, d'aller voir, elle jugea plus prudent

de rester bien en place.

Ce pouvait être un piège.

Et elle ne pouvait oublier les paroles de Conchita, l'avertissant que tout ceci était un piège... qu'elle courait un grand danger... que Horan la tuerait.

Jorge sortit du trou, portant une boîte de métal, qu'il posa par terre.

– Venez voir, dit-il.

Mais Diane sourit.

– Tu parles ! fit-elle d'un ton railleur...
Approche, toi, viens poser la boîte ici.

L'homme reprit son fardeau et vint le déposer devant Diane.

– Qu'est-ce que c'est ? fit-elle.

– Une boîte de métal, pleine de billets de banque.

– Vous l'avez ouverte ?

– C'est un coup de pioche qui a brisé la serrure. Vous voyez ?

– Oui...

Diane avait entendu le coup de la pioche sur le métal.

L'exclamation du matelot était venue après.

Jorge souleva le couvercle.

Rangés en liasse, dix mille billets américains de cent dollars, comme neufs, inaltérés par leur séjour sous terre.

C'était le trésor.

Ce point-là au moins s'avérant véridique. Il y avait un trésor.

Et si Diane ne commettait aucune erreur de jugement, elle posséderait la moitié de la somme avant longtemps.

Il s'agissait donc d'être prudente...

Restant là où elle était, elle eut un cri :

– Allez, tous, retour au sloop.

Mais des cris de protestation s'élevèrent.

– Il reste des boîtes de métal, ici !

– Je sais.

- Nous les voulons.
- Moi, je n'en veux pas.
- C'est encore de l'argent !
- Les avez-vous ouvertes ?
- Non.
- Comment savez-vous que c'est de l'argent ?
- Même sorte de boîtes.
- Ces boîtes contiennent des vêtements, des provisions, des appareils de communication, de faux états-civils... des choses dans ce genre-là.
- Nous les voulons.
- Vous reviendrez.
- Nous les voulons tout de suite !
- Je vous ordonne de venir me conduire en Floride. Après, si vous voulez revenir ici et vous partager ce butin, c'est à votre goût, je vous le donne. Mais je veux que nous partions immédiatement.

Il y eut un flottement.

Quelques murmures.

L'un des hommes glissa quelque chose à l'oreille de Jorge, cependant, et ce dernier sourit et hocha la tête.

– C'est vrai, dit-il, nous allons oublier ça...

Il s'avança, vint près de Diane.

Ses compagnons l'encadraient.

– Il y a l'argent, dit-il.

– Oui, répondit Diane calmement. Il y a l'argent.

– C'est mieux que des provisions ou des vêtements.

– Probablement.

Diane ne perdait pas un iota de son calme.

Elle tenait les trois hommes en joue de son arme.

– Nous voulons l'argent, dit Jorge. La moitié du trésor.

Mais Diane eut un ricanement railleur.

– Oui ?

– Oui.

– Et si je refuse ?

– Nous le prendrons de force et cette fois vous n'aurez rien du tout. Si vous consentez au partage, vous aurez la moitié.

Mais Diane n'était pas dupe.

Même si elle entendait rester honnête avec Horan jusqu'à la fin, la possibilité d'un partage avec les trois hommes effleura son esprit.

Toutefois, elle écarta vite cette pensée.

Il s'agissait d'abord de mettre ces trois hommes bien au fait des dangers qu'ils couraient.

– Vous voyez ce revolver ? dit-elle.

Les hommes s'esclaffèrent.

– Il est chargé, fit Diane.

– Et puis ?

– Vous croyez que je ne tirerais pas ?

– Vous n'oseriez pas.

– Ah ! tiens ?

Jorge se mit les poings aux hanches.

– Une femme qui tire du revolver...

Il haussa les épaules, cracha sur le roc.

Diane fit la moue !

– Il est vraiment dommage, dit-elle, que vous preniez tous trois cette attitude.

– Pourquoi ? Vous croyez nous faire peur ?

– Je ne cherche pas à vous faire peur avec des paroles. Je sais que si vous persistez dans vos idées, vous allez me forcer à faire quelque chose que je n’aurais pas voulu faire.

– Qu’est-ce que c’est ? railla Jorge, vous mettre à pleurnicher, comme une femme... comme la femme que vous êtes ?

– Non... Voyez-vous, il nous reste quatre heures de navigation. Je souhaite que la mer reste calme...

– Pourquoi ? Vous avez le mal de mer ?

– Cesse de discuter avec elle, dit le matelot qui savait si bien faire le point. Nous perdons du temps. Si vous avez peur de son revolver, je n’en ai pas peur, moi.

Il avança d’un pas.

Le revolver de Diane cracha du feu, péta sec dans le jour clair, et le matelot poussa un cri, oscilla un peu et ne retint son équilibre que par miracle.

Il était atteint à l'avant-bras gauche.

– Voyez-vous, commenta Diane d'une voix posée, c'est ça, l'embêtement. J'ai spécifiquement visé l'avant-bras gauche, pour que vous soyez le moins empêché possible de voir à la navigation de la barque. Si vous êtes tous les trois blessés et que vient du gros temps, nous risquons gros...

Elle soupira...

D'une main elle ramena une mèche rebelle que la brise lui faisait voltiger sur le front.

Mais son autre main tenait toujours le revolver en alerte.

– Prenez mon conseil. Ne me forcez pas à vous prouver combien efficacement je tire du revolver. Portez le coffre jusqu'au dingy, et continuons le voyage.

Il était quatre heures, le temps de repartir.

– C’est infiniment plus prudent, conclut-elle.

Jorge hésitait encore.

Les yeux plissés, il fixait Diane.

– Et si nous refusons ? dit-il, mais il semblait moins assuré qu’auparavant.

– Vous savez maintenant ce que je puis faire.

Elle brandit le revolver.

– Je vous blesserai tous les trois s’il le faut, mais vous ne gagnerez pas sur moi.

Jorge se tourna vers les deux autres.

– Faites ce qu’elle vous dit, ordonna-t-il.

Et les trois hommes prirent le coffre.

En dingy, et sans encombre, Diane et les matelots regagnèrent le sloop.

VI

Ainsi que l'avait prévu Horan, ils durent croiser au large des « keys » en attendant que la nuit tombe.

Restant hors de portée des meilleurs jumelles, le sloop fit de grands cercles entre l'îlot et la Floride, attendant l'instant propice.

C'était monotone, et même si Diane résistait fermement au sommeil, cette circumnavigation la faisait bâiller profondément.

Par prudence, elle avait pris la barre.

Jorge s'était étendu avec le matelot blessé sur la pointe même du sloop, à l'emboîtement du mat de beaupré.

L'autre matelot, étendu le long de la cabine, sur l'étroite passerelle, dormait lui aussi profondément.

Le soleil dardait moins.

La mer était calme et silencieuse.

Diane, le bras embrassant la barre, le revolver dans la main libre, gardait le contrôle absolu.

Et ainsi pendant deux heures, en attendant que le soleil tombe lentement vers l'horizon.

Puis, alors que les hommes dormaient, ronflant à être entendus, à un mille, Diane perçut un léger mouvement dans l'escalier menant à la cabine.

Elle tendit l'oreille.

Brusquement, elle vit ouvrir les deux portes battantes.

Conchita apparut, un doigt sur les lèvres.

– Vous ? murmura Diane, que faites-vous à bord ? Depuis quand êtes-vous là ?

Conchita s'approcha d'elle, se glissa contre Diane sur le banc, la pressa dans ses bras.

– Il fallait que je vous sauve, dit-elle à l'oreille de Diane. Il le fallait.

– Mais comment êtes-vous ici ?

– Je me suis enfuie de la maison. J'ai joué au

rat de cale. J'étais cachée dans la soute avant.
Personne n'a songé à aller y voir.

– Mais... votre père ?

– Il est parti pour Miami hier soir à minuit.

– Avec ses bagages ?

– Oui.

– Et vous, qu'allait-il faire de vous ?

– Quelqu'un devait venir me chercher ce soir,
m'amener le rejoindre à Miami.

La fille eut un sanglot convulsif.

– Je ne veux pas le revoir, je ne veux plus
jamais le revoir ! Sauvez-moi, je vous en
supplie !

– Mais je veux bien. J'ai même essayé de vous
faire sortir hier.

– Je sais. J'entendais.

– Il n'a pas voulu.

– Il me séquestrait. Il ne voulait pas que je
parle aux gens. Il avait peur.

– Peur ?

- Oui.
- Peur de quoi ?
- C’est horrible...
- Mais dites !
- Il a tué ma mère...
- Vous en êtes sûre ?
- Oh ! oui... J’ai mis du temps à comprendre.
Mais quand j’ai compris...
- Qu’est-ce que vous avez compris ? N’ayez pas peur. Vous pouvez avoir confiance en moi...
- Oui, je le sais. C’est pourquoi je viens à vous.
- Racontez-moi...
- J’avais treize ans quand il est entré pour la première fois dans ma chambre...
- Quoi ?
- Il était venu auparavant... Mais je veux dire... de cette façon...
- De quelle façon ?
- Il m’a déshabillée nue, dans mon lit... Il m’a

prise.

– Qu'est-ce que vous dites là ?

– J'étais jeune, ignorante... C'était bon, ce qu'il me faisait... Vous voyez que je vous dis les choses sans mentir... C'était bon. Je l'aimais, mon père, vous comprenez ?

– Oui.

– Et il est revenu souvent...

– Mais votre mère ?

– C'était après qu'elle s'était endormie.

– Ah ! je vois.

– Un soir, elle s'est éveillée, elle a cherché dans la maison, elle nous a trouvés.

– Quelle terrible chose !

– Oui... Évidemment, elle m'a pardonnée. Elle savait que j'ignorais tout de ces choses... Et même à ce moment-là, je ne pouvais sortir, je ne pouvais aller nulle part. Alors elle m'a pardonnée. Mais mon père...

– Oui, continuez... ?

– Deux jours plus tard, ma mère tombait dans la cour pavée et se tuait. Vous comprenez, maintenant ?

– Oui, je commence à comprendre...

Conchita pleurait silencieusement.

Ses larmes trempaient le coton de la chemise sport de Diane.

– Après la mort de ma mère, il est revenu...

– Souvent ?

– Presque tous les jours.

– Et vous, que disiez-vous ?

– Que vouliez-vous que je dise ? Il me menaçait de mort. Il me tenait enfermée. Je n'aurais pu me plaindre à personne... D'ailleurs, qui m'aurait crue...

– Vous voyez, moi j'ai tout de suite deviné que quelque chose n'allait pas.

– Vous êtes la seule qu'il a laissée venir à la maison. Il faisait toujours ses affaires en bas.

– Et vous dites que je suis en danger de mort ?

– Oui... Mais dites-moi que vous allez me sauver... !

– Oui, je vais vous sauver.

– Ah ! que vous êtes bonne !

– Je ne sais comment, ni vers quel résultat, mais je vous assure d'une chose : même si je dois me servir des cours de justice américaines et même cubaines, votre père ne vous terrorisera plus.

– Hier soir, quand vous avez sonné, il était avec moi...

– J'ai vu que vous étiez tous deux demi-nus...

La fille semblait tourmentée.

– Le pire, vous savez, c'est que... c'est que j'aimais ce qu'il me faisait ! J'ai honte de le dire, mais... je souffrirai de m'en passer. Et pourtant, je savais que c'était mal. Que c'était très mal !

– La nature qui reprenait ses droits. Consolez-vous, le cauchemar est terminé. Vous rencontrerez un charmant jeune homme, aux États-Unis, vous vous aimerez beaucoup... Vous verrez comme ces choses s'oublient vite.

- Je prie que ce soit vrai...
- Et maintenant, Conchita, parlez-moi de ce danger qui me menace.
- J’ai entendu mon père parler au téléphone.
- Avec qui ?
- Je ne sais pas. Des gens... Deux ou trois personnes. Son plan est fait...
- Jorge, qui est sur ce bateau, c’était une des personnes ?
- Non... C’était un autre qui est à bord. Celui qui est chargé de naviguer le sloop, de le mener à destination.
- Continuez, ma jolie, je vous écoute.
- Lorsque vous aborderez l’endroit où un complice vous attend dans une auto, vous aurez une mauvaise surprise.
- Laquelle ?
- Vous serez abattus tous les quatre, le sloop sera renvoyé à la mer et coulé.
- Et votre père s’emparera du trésor.

– Oui.

Diane sourit.

– Je suis bien reconnaissante que vous m’ayez avertie. Mais, figurez-vous que j’avais songé à une chose comme celle-là. Je l’avais même prévue. Et la surprise, ce ne sera pas moi qui l’aurai... D’ailleurs, vous verrez tout à l’heure...

– Vous êtes préparée ?

– Oui... Maintenant, retournez vous cacher. Le soleil est presque tombé, il est temps de mettre cap sur notre destination...

– Oh, faites attention, je vous supplie ! implora Conchita. Ils sont rusés, et habiles !

– Et moi ? demanda Diane, croyez-vous que je sois paralysée ?

La petite eut un rire presque enfantin. Et Diane songea quelle tragédie c’était, cette femme-enfant, jamais mûrie à cause d’avoir été séquestrée, et pourtant vieille d’une expérience odieuse et sordide...

– Allez, dit-elle, vite ! Cachez-vous !

Quand Conchita fut disparue, Diane poussa un grand cri qui réveilla du coup tous les hommes à bord.

– On navigue ! cria-t-elle !... Réveillez-vous !

Et quand ils furent debout, elle ajouta :

– J’ai tracé la course. Suivez-la !

VII

Il y avait eu un peu de protestation quand Diane avait indiqué le nouveau parcours.

Mais le revolver qu'elle tenait toujours au poing avait suffi à convaincre les hommes qu'elle commandait à bord.

Au lieu d'aborder le « key » à l'est, c'était franc ouest qu'ils toucheraient.

Attendus de l'autre côté, c'est par en arrière qu'ils viendraient.

Et ainsi il en fut.

De nuit noire, le sloop glissant sur l'eau comme un fantôme, toutes voiles filées, ils amarraient à une tablette de rocher formant un quai naturel.

Maintenant, c'était l'aventure difficile.

Ainsi que le plan avait été prédéterminé, deux hommes attendaient le vaisseau. Avec les trois

déjà à bord, cela faisait un contingent de cinq contre qui Diane devrait jouer de ruse.

Et gagner.

– L'on débarque le coffret ? dit Jorge.

– Non.

– Pourquoi ?

– Il reste ici. Il faut d'abord savoir si les hommes qui attendent sont les bons.

– C'est pour cela que nous les prenons par en arrière ?

Diane appela Jorge à l'écart des autres.

– Vous êtes des imbéciles, dit-elle. Vous ne raisonnez pas. Savez-vous pourquoi j'ai voulu commander revolver au poing ? Croyez-vous que c'est pour permettre à Horan de toucher sa part ?

– Alors, c'est pourquoi ? Vous avez même blessé l'un de nous... !

– Il y en a deux qui attendent ici. Croyez-vous que je pouvais risquer d'aborder ici seule ? J'aurais pu vous laisser sur l'îlot tous les trois. Je vous ai amenés ici parce que j'ai besoin de vous...

– Besoin de nous ? raila l’homme... Et qu’est-ce que nous aurons en retour ?

– Sûrement pas la moitié du magot, mais je vais vous donner une forte somme chacun si vous voulez m’aider à éliminer les deux qui attendent...

– Combien ?

– Dix mille dollars chacun. C’est une petite fortune !

– Il y en a un million au moins dans le coffre.

– Dix mille !

– Non, vingt mille, ou rien.

Hésitation d’un moment, puis Diane haussa les épaules d’un geste d’indifférence.

– Ça va, vingt mille.

– Et qu’est-ce que nous faisons ?

– À nous quatre nous nous emparons des deux hommes, nous les amenons de force à bord du sloop, nous les ligotons. Puis je vous donne votre part, je prends leur auto, vous prenez le sloop et nous nous séparons...

Jorge réfléchit un moment

– J'en parle aux autres.

Il eut un bref conciliabule avec ses complices, puis au bout d'un moment il revint.

– Nous sommes d'accord, dit-il.

La possibilité d'une dernière traîtrise n'échappait pas à Diane. Aussi resta-t-elle à une prudente distance des trois comme ils se dirigeaient vers l'auto stationnée.

Dans le véhicule, les deux hommes ne se doutaient de rien.

Ils surveillaient, eux, l'ouest, tentant de percer la nuit, essayant de deviner l'approche du sloop.

Ce fut donc une surprise complète quand soudain trois hommes surgirent par derrière, ouvrirent les portières et leur tombèrent dessus.

En deux minutes, la tâche était accomplie.

Diane, à cent verges de là, avait observé la scène.

Quand les trois revinrent, portant leurs captifs ligotés, elle dégagea, les laissa passer.

Sur le sloop, elle fit déposer les prisonniers sur le gaillard d'avant.

Puis, par la porte de la cabine, elle appela la fille.

– Conchita, ici !

La fille d'Horan arriva, le visage convulsé d'effroi...

– Ils ne vous ont pas tuée ? dit-elle.

– Non...

D'un geste péremptoire, Diane ordonna à Jorge d'ouvrir le coffre contenant le million. Ce fut Conchita qui compta les vingt mille dollars revenant à chacun.

Et ce fut Conchita qui porta le coffre lorsque les deux femmes descendirent du sloop.

– Va le porter à l'auto, monte et attend-moi !

– Et vous ?

– Moi... je m'en vais à reculons. Je vais tenir ces bandits en joue jusqu'à ce que nous soyons en sûreté.

Cinq minutes plus tard, Diane sautait dans

l'auto dont le moteur était toujours en marche, effectuait un virage en U et filait sur la route qui mène de Key-West à Miami...

– Vous avez tout le trésor, exulta Conchita. Vous êtes riche !

– Non, je ne suis pas plus riche qu'avant...

– Mais... vous avez l'argent !....

– Je fais partie de la police internationale, celle que l'on nomme l'Interpol. Croyez-vous, ma fille, que pour un instant il a pu être question que j'accepte de recevoir un demi-million, ou un million de dollars qui ne m'appartenaient pas ?

– Et moi ?

– Vous ?

– Oui, moi, qu'allez-vous faire de moi, si vous ne prenez pas l'argent ?

– Ceci. Je vais vous remettre à une agence de bien-être social, à Miami. Ces gens s'occuperont de vous, empêcheront que votre père ne vous reprenne, et je serais surprise si, d'ici quelques temps, vous ne deveniez pas une excellente citoyenne américaine...

Épilogue

De Miami à Acapulco, le chemin est long.

Il l'est géographiquement.

Et aussi, comme il faut passer par la Nouvelle-Orléans, il peut se produire des retards...

Cela faisait partie de l'imprévu. Quoique dans une vie comme celle de Diane, cet imprévu devenait monnaie courante.

Rien ne la surprenait plus.

Pas même, lorsqu'elle sortit de chez Léonard, le grand restaurant français sur le Vieux Carré, à la Nouvelle-Orléans, de trouver dans son auto, louée à Miami, le corps demi-nu d'une très jolie fille.

D'une très jolie fille morte...

Or, des filles mortes, tout de même, cela ne se trouve pas tous les jours !

Et ainsi débuta, pour Diane à la Nouvelle-Orléans, l'aventure de LA FILLE MORTE...

Cet ouvrage est le 495^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.